



Pour le Suisse François Cherix, l'Europe passe par la France

CHRISTOPHE PASSER
christophe.passer@lematindimanche.ch

● Dans un pays qui semble croire de moins en moins à l'Europe, Cherix reste de ceux qui persistent à répéter qu'elle est notre avenir, mais surtout notre présent. Il le fait cette fois en signant un livre formidable sur nos voisins, trop englués dans l'idée qu'ils ont d'eux-mêmes.

Pour ceux qui pensent que l'Union européenne est seulement l'enfer carcéral et administratif auquel les Suisses sont si avisés d'échapper, François Cherix est exaspérant. Il y croyait, à la Suisse plus proche de l'Europe, il y a déjà trente ans, lorsque c'était presque à la mode. Et il y pense toujours, alors que dans le petit bureau où il vous reçoit, quartier lausannois du Valentin, on remarque un drapeau bleu à étoiles, ou un sigle du NOMES, le Nouveau Mouvement européen suisse, dont il demeure l'un des membres actifs. Avec le temps, l'europhile est ainsi devenu une sorte d'oiseau rare, l'agacement qu'il suscite s'est souvent mué en raillerie douce. Comme l'autre soir au «19h30», lorsque l'ironie de Philippe Revaz était là pour lui rappeler, alors que Cherix s'alarmait pour la Suisse si elle laisse tomber son projet d'accord-cadre avec l'UE, que oui, bon, allez quoi, faut pas charrier: «On se porte bien, tout de même.»

Un essai drôle, et acide parfois

Cherix, 67 ans cette année, est ainsi toujours suspecté de peindre le diable européen sur la muraille. «Il faut tout de même admettre que de 1992 - refus de l'EEE - à

2000 - les accords bilatéraux - notre pays a connu des années difficiles, et que nous l'avions annoncé.» La difficulté étant que beaucoup ne l'admettent pas, ou n'attribuent pas les problèmes d'alors à nos liens relâchés avec l'UE. Pour Cherix, voilà qui est emblématique de la fable nationale que les Suisses se racontent: «Ils croient que leur prospérité vient de cet enfermement de petit village alpin qui résiste à toute influence extérieure. Or nous sommes tellement plus imbriqués dans l'UE que nous ne le pensons!»

Durant trois décennies, il a écrit sur ces thématiques, depuis «La Suisse est morte? Vive la Suisse!» en 1997, à «Qui sauvera la Suisse du populisme?» il y a cinq ans. «J'avais l'impression d'avoir fait le tour», sourit-il. Et si l'on vient lui parler, c'est parce que son nouvel ouvrage franchit la frontière. «Le crépuscule du récit révolutionnaire» parle de la France, jetant, comme l'indique le sous-titre, un «Regard sur les tourments du débat politique français de la crise des gilets jaunes à celle du coronavirus». C'est un essai formidable, drôle, acide parfois mais empathique tousjours, passionnant, construit sur mille exemples récents et édifiants, bercé d'un goût pour la belle écriture.

Un récit national comme une névrose

Ce regard suisse sur nos voisins permet au passage la gourmandise de regarder pour une fois les comportements et vieux réflexes ailleurs que sur notre nombril. «Ce que je tente de décortiquer, c'est à quel point le récit français, venant de la Révolution, consistant à s'opposer toujours et sans cesse au gouvernement, que l'on soit membre du personnel politique, gilet jaune ou journaliste, est un mode de fonctionnement qui empêche désormais le pays d'avancer.» La France, décrite si souvent façon post-monarchie, subirait le ho-



quet permanent de cette histoire sous-jacente. «Le président est considéré comme l'unique responsable de tout, et attaqué comme tel. On en parle à la manière d'un monarque et de sa famille, comme si c'était les Orléans ou les Bourbons, qu'il fallait toujours, par réflexe, essayer de lui couper la tête: de la Mitterrandie à la Chiraquie, nous sommes ainsi arrivés à la Macronie.» Râleur, indigné, «révolté», le Français serait ainsi en passe d'être pour de bon englué dans son sempiternel récit national. «Je ne dis pas que tous ces récits - il y en a dans chaque pays ou région - sont faux ou mensongers. Ils se basent sur des histoires fortes. Mais il arrive un moment où, si l'on ne les dépasse pas, on se retrouve dans une impasse. C'est pourquoi je décris celui de la France comme un «crépuscule»: c'est le moment où cela occupe tout le ciel.»

La crainte du populisme

Car le danger, selon Chérix, c'est que cette manière de névrose finisse par faire le lit du populisme. La façon dont tout le monde semble vouloir la peau d'Emmanuel Macron est supposée déboucher sur quoi? Ou sur qui, plutôt. Berlusconi, Trump, Viktor Orbán ou même la démagogie de Boris Johnson («qui a complètement joué sur le vieux récit de l'Empire

britannique se suffisant à lui-même»), et désormais Marine Le Pen? Chérix sonne l'alerte: «Si la France tombe dans ce populisme, c'en sera fini pour des années du projet européen, avec les dangers et vertiges qui peuvent s'ensuivre.» Son livre intéressera-t-il aussi en France? «Je l'espère, on verra. Mais il était courageux pour un éditeur genevois de me laisser l'écrire.» François Chérix signale cependant: «J'avais moins de 2000 *followers* sur les réseaux il y a une dizaine de mois, quand j'ai commencé. J'ai posté ensuite plutôt des choses sur la France, concernant ce que j'étais en train de rédiger: je suis passé à presque 10'000 abonnés.» Nul n'est prophète, etc.?



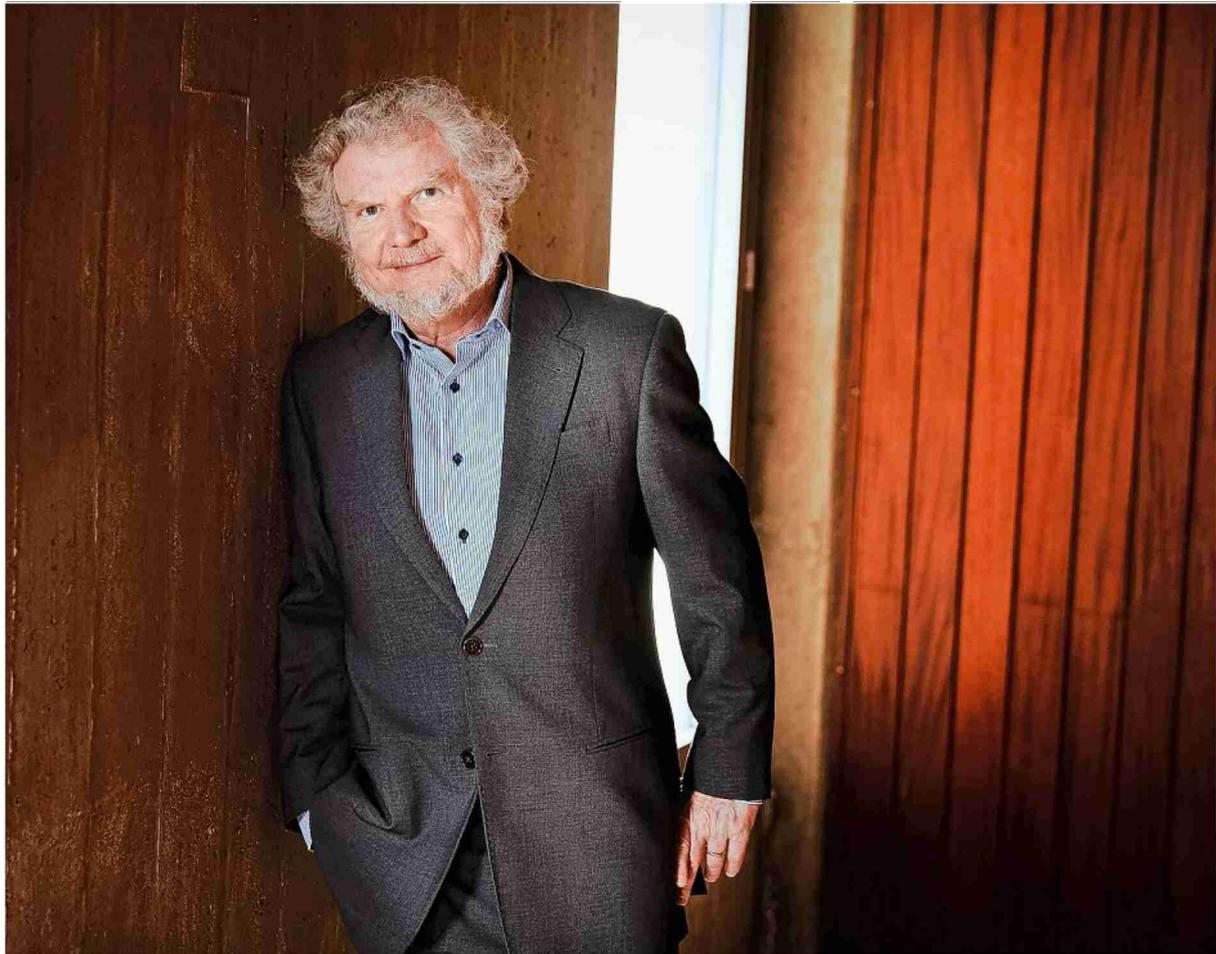
À LIRE

«Le crépuscule du récit révolutionnaire», François Chérix, Éd. Slatkine, 196 p.



«Si la France tombe dans ce populisme, c'en sera fini pour des années du projet européen.»

François Chérix



François Cherix, saisi à Lausanne cette semaine. *Noura Gauper*